

## CATRINA BAILAORA

Ah cette Catrina !  
Flamme vive et sourire de braise,  
à danser parmi les vivants  
ses « danzones » les plus endiablés.

Élégante et malicieuse,  
elle se fraie un passage  
à débusquer une joue  
qu'elle glacera de son baiser.

Crainte et admirée  
tous lui concèdent un espace  
au cœur des noces de la vie.

Sans toi, que ferions-nous  
belle Calaca ?  
Nous faner dans la vieillesse  
du trop connu  
et rassasier le temps  
du toujours déjà su.

Or tu es éternelle et  
marques ta présence  
à ponctuer le rythme  
de tes vies.

Et à qui, par prétention,  
il échoirait de t'oublier,  
d'un soufflet léger  
de ton gant,  
tu l'attireras vers toi  
épouvantable coquette.



Automne 2006

À la Toussaint au Mexique se déroule une des plus belles fêtes païennes : la fête des morts. Elle est somptueuse, colorée et gaie particulièrement dans deux régions du pays, à Michoacán et Yucatán. Les cultures pré-hispaniques, olmecas, mayas, toltecas, nahuas, zapotecos, mixtecos, otomies avaient une vénération pour la mort. La fête des morts est le

métissage de vieilles traditions indigènes et des croyances espagnoles de l'époque coloniale.

Les tombes seront richement fleuries et les offrandes seront des véritables créations des pièces d'art populaires. Chaque famille se rendra au cimetière pour passer la journée. Chacun partagera avec d'autres le repas préféré du mort et en buvant du mezcal ou de la tequila, les souvenirs, les anecdotes gaies, tristes ou comiques feront de l'absent « présence » à la fête.

Les Égyptiens dessinent un œil à l'intérieur du sarcophage, le mort pourrait ainsi participer à la cérémonie des offrandes en son honneur dans son voyage vers la vraie vie, celle de l'au-delà. Mais si le rituel égyptien se soutenait de leur croyance dans une vie éternelle, les Indiens du Mexique fêtent *la présence des morts parmi les vivants*.

Représentée en positions malicieuses, rebelles à la morale religieuse et sociale, la mort est dans la vie présence quotidienne de sa limite radicale.

La Catrina (1), Calaca o Calavera (*tête de mort*), décharnée mais d'une ossature élégamment habillée dévoile sa dentition d'un sourire moqueur et ses trous sans regard. Faite de sucre - *pour pouvoir être mangée* -, de papier, de terre cuite ou de céramique, nous la trouvons représentant n'importe quel geste de la vie. La Calaca vendeuse de ballons, amoureuse, buveuse, musicienne, l'écrivaine et bien sûr la Catrina révolutionnaire avec ses tresses longues, sa large jupe, les cartouches en bandoulière et la carabine à l'épaule.

Certains « studieux » de la *mexicanidad* voient dans cette sorte de moquerie sociale de la mort, une des formes renversées de la peur. Elle serait la résultante, d'une part de la fatalité religieuse que favorise la vie misérable et de l'autre, de l'indifférence des puissants pour la vie des travailleurs. "*Rendre inoffensive la mort*" aurait son origine dans le mépris pour la vie de l'autre. (2)

Si cette lecture sociologique porte une certaine justesse, elle laisse de côté ce qui me paraît essentiel de ce qui se transmet de la mythologie indienne durant ces rituels festifs.

Apprivoiser la mort l'habillant de vie, c'est la faire chose de la vie. Les rites perpétuent la transmission du savoir essentiel: la mort vit toujours en nous. Elle rappelle dans le quotidien de la vie, le manque comme source infatigable du désir.

La mort est inscrite en nous, marque du mortel qui parle, vérité plus proche qu'étrangère de l'ailleurs qui ne nous lâche pas.

Dans des régions les plus pauvres du Mexique, ils sont allés jusqu'à diviniser le manque: *La Santa Muerte*, représentante des croyances métissées, n'est pas l'image terrifiante de la mort mais elle est une déité puissante et protectrice. *Santa Muerte querida y de mi corazón, no me desampares de tu protección...*

*Santa Muerte, chérie et de mon coeur, ne me laisses pas sans l'abri de ta protection...*

Au lieu de ma pratique, il m'arrive d'entendre des discours naissants à la fin d'une vie. *Est-il possible que cela m'arrive...de mourir?* La perspective de l'inexorable de la mort ouvre souvent à un discours de vie morte. *J'ai travaillé, j'ai gagné de l'argent, j'ai eu des enfants, je me suis marié... C'était ça la vie?* La vie se révèle éphémère, le temps s'écoule comme un souffle. Les différentes techniques à la recherche du bonheur décrites par Freud dans le "*Malaise*" s'avèrent décevantes dans la pratique de la vie. Sauf peut-être pour une, la plus risquée et tourmenteuse: certains auraient osé courir le risque d'aimer...

Des discours actuels proposent une lecture du déni de la mort dans nos sociétés développées où tout serait organisé pour nous tenir dans l'illusion de l'éternel conquérant. La

vie comme objet de la science devra évoluer sous la maîtrise de l'homme.

Notre monde d'aujourd'hui où l'image règne par ses moyens voudrait la rendre banale: la mort en direct par pendaison, mutilation, explosion, *“Regardez! Voilà la mort, une image que vous pouvez faire le choix ou pas de voir...”*

Ce n'est pas alors si surprenant qu'à force de vouloir tuer la mort dans le discours, elle finisse par tuer la vie. La castration fondamentale de la vie, sa mort, serait en mal de transmission.

*« Je viens parce que je suis morte »* dit-elle. Présence de la mort dans une parole fragile qui témoigne du rebondissement du désir de vie... du sujet bien sûr, c'est d'elle dont je parle dès le début.

Elle était venue parce qu'une présence étrange était là dès qu'elle montait en voiture, derrière l'épaule droite, un peu en dessus comme si elle se posait sur elle. Elle fermait les yeux en conduisant, un bref instant pour mieux la sentir. Lorsqu'elle a commencé à parler dans ses séances, la présence s'est déplacée, elle s'est mise devant elle, toujours pendant qu'elle conduisait. De cette présence informe, deux figures se sont dessinées: celle de son père mort il y a quelques années, puis son enfant qu'elle a porté mort dans son ventre durant des heures. Depuis qu'elle parle, elle leur parle... Ses morts la font parler, parlent la mort en elle, chaque perte fondamentale qui a mis en péril la vie pour de là même la relancer.

De ce lieu où la mort ne cesse de nourrir le désir, les poètes sèment leur création. De Jaime Sabines,

*“Regardez les enfants fleurir dans la fleur de leur mort. Lumière étalée sur les pétales nocturnes de la mort. Regardez les yeux des vieillards docilement allumés, ardents dans l'huile votive de la mort“.*(3)

La recherche originaire de tout homme d'un retour à ce lieu mythique Nirvanesque où le désir cesserait d'être immortel, sollicite une ponctuation. Nous ne venons pas du même endroit, chacun garde un lien intime, structural à la vie dans sa mort.

Une dernière chose à écrire, adressée particulièrement aux amis avec qui nous parlons depuis des années de la Nomination, Nominare, Llamar: Il est de tradition durant la fête des morts d'offrir “una calaverita” de sucre où il sera écrit sur le crâne en calligraphie colorée le prénom du bon copain à qui nous en ferons l'offrande.

Tchin pour cela! en nous souhaitant à chacun, de mourir un peu, chaque jour, de vie...

Lucía Ibáñez Márquez  
Avignon, mars 2007

(1) Immortalisée par le peintre José Guadalupe Posada qui l'a habillée de robes sumptueuses de l'époque espagnole médiévale, fin du XIX.

(2) Bartra, Roger *La jaula de la melancolía*. México, Grijalbo, 1987, pp. 76-8.

(3) *Recuento de Poemas 1950-1993* JMortiz